

24 images

24 iMAGES

Prudence et paradoxes

L.627 de Bertrand Tavernier

Marcel Jean

Number 66, April–May 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22837ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (1993). Review of [Prudence et paradoxes / *L.627* de Bertrand Tavernier]. *24 images*, (66), 71–71.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Lulu (Didier Bezace) et Vincent (Nils Tavernier)

PRUDENCE ET PARADOXES

par Marcel Jean

Ce qui caractérise le mieux le cinéma de Bertrand Tavernier, c'est son regard, cette caméra à hauteur d'homme qui lui vient de son admiration pour le cinéma hollywoodien. À ce regard s'ajoute un refus du spectaculaire — attitude très française — qui fait de lui un cinéaste assez unique. Entre la France et l'Amérique, entre quelques acquis de la modernité cinématographique et le respect de la qualité française, Tavernier construit une œuvre parfois attachante, parfois exaspérante, une œuvre plutôt paradoxale, dont les qualités expriment rapidement les limites.

Une semaine de vacances, qui demeure peut-être à ce jour le meilleur film de Tavernier, est un bel exemple de cela. Dressant le portrait d'une enseignante en proie au doute, le cinéaste parvient, par sa sincérité, à rendre avec beaucoup de justesse toute la gamme des états d'âme par laquelle passe la jeune femme. Cependant, cette approche en douceur, qui reste par tous les moyens possibles à l'abri des coups d'éclat, limite considérablement la

portée de la réflexion. À force de s'en tenir aux phrases et aux gestes quotidiens, les personnages ne posent évidemment pas clairement les vraies questions. Leur état de conscience ne leur permet pas (encore?) de s'engager sur la voie de la contestation (sur ce point, *Des enfants gâtés* serait plus «progressiste»).

L.627 appartient à la même veine qu'*Une semaine de vacances*. Bien sûr, Lulu (Didier Bezace), le flic consciencieux confronté à la bureaucratie, à la médiocrité et au manque de moyens, ne passe pas par la crise existentielle qui affectait l'institutrice d'*Une semaine de vacances*. Il s'accommode plutôt de ce système pourri (malgré deux ou trois brefs moments d'égarement, où il va de la colère à la dépression) et se réfugie dans la passion qu'il voue à son travail. Mais, le regard que Tavernier porte sur lui est le même qu'il portait sur l'institutrice. Il s'agit toujours d'éviter la dramatisation, de traiter toutes les scènes de la même façon, d'exploiter une structure suffisamment lâche pour favoriser les ruptures de ton et le passage

de nombreux personnages secondaires.

C'est ce regard qu'une grande partie de la critique a confondu avec l'esthétique documentaire. Pourtant, si L.627 est résolument naturaliste, il a bien peu à voir avec le filmage documentaire. Comme dans *Coup de torchon*, Tavernier fait grand usage de steadycam et la lumière d'Alain Choquart, si elle prend pour bases les éclairages naturels, demeure soignée et ne souffre aucune approximation. Quant au tissu sonore, il est des plus classiques.

On reconnaît donc Tavernier dans ce regard, dans cette attitude prudente qui consiste à se tenir proche des policiers mais pas trop, dans cette volonté de montrer leurs gestes quotidiens, de se référer ouvertement au réel, mais sans véritablement se poser en analyste de cette matière. Voilà pourquoi L.627 touche à tout mais ne saisit rien. Il y a beaucoup de drogue dans ce film mais aucune idée forte s'y rapportant. On y croise une prostituée sidéenne mais son drame échappe au film comme elle échappe à Lulu trop occupé à courir deux lièvres à la fois. Même le drame de Lulu ne prend pas forme dans toute sa force. La prolifération des scènes d'intervention policière — qui constituent autant de petits épisodes — lui fait échec. En comparaison, la concentration de l'action dans le *Police* de Pialat (Mangin, le flic joué par Depardieu, ne traitait qu'une seule affaire) permettait une étude de caractère plus directe et infiniment plus troublante.

Mais, on l'a dit, des défauts surgissent les qualités et réciproquement. Or, la délicatesse humanisante de Tavernier est terriblement efficace lorsque vient le temps de donner vie à toute cette faune grouillante. Parce qu'il est allé à la grande école (celle du cinéma américain mais aussi celle d'Aurenche et Bost) Tavernier arrive à camper le moindre personnage en deux plans trois répliques. Le monde de L.627 existe. On n'en doute jamais. À défaut d'une autre, c'est à cette vérité que Tavernier accède. ■

L. 627

France 1992. Ré.: Bertrand Tavernier. Scé.: Tavernier et Michel Alexandre. Ph.: Alain Choquart. Int.: Didier Bezace, Jean-Paul Comart, Charlotte Kady, Jean-Roger Milo, Nils Tavernier. 145 minutes. Couleur. Dist.: Aska Film.